

Oui, bavarder avec les tout-petits réduit les inégalités

Dans plusieurs crèches de France, on fait la conversation à des enfants défavorisés pour limiter l'échec scolaire. Une méthode appelée "parler bambin", qui donne des résultats mais fait débat.



RECEVOIR LES ALERTES

OK

A première vue, cela ressemble à une petite conversation tranquille. Emilie César, auxiliaire de puériculture à la crèche Françoise-Dolto de Courcouronnes (Essonne), présente un imagier à Bazi et Dalila, 2 ans et des poussières. Posés sur des coussins dans une salle dédiée, loin du brouhaha infantile environnant, ils tournent les pages et commentent ce qu'ils voient.

"Boi tafé" dit Bazi en désignant le dessin d'une tasse. "Oui, c'est vrai, on boit le café dans une tasse", reformule Emilie. Apercevant un téléphone, Dalila porte la main à l'oreille. "Qui est-ce que tu appelles au téléphone ?" demande Emilie. "Man" - "Et qu'est-ce que tu lui dis à maman ?" - "Anô ?"

Plus tard, les deux petits parleront de "totettes et tulottes" (chaussettes et culottes), de "pillon vo" (papillon qui vole) et du fait que "moi si a mat" ("moi aussi j'ai une montre").

Limiter la casse

Cet échange d'un quart d'heure n'a rien d'un bavardage au fil de l'eau. Il a une ambition bien précise : faire parler, parler, parler les deux bouts de chou et les aider à développer leur aisance à manier la langue pour leur faire trouver une place dans cette grosse crèche (62 bambins), où le groupe écrase souvent les enfants les moins préparés. A terme, il s'agit aussi de limiter la casse quand ils entreront à l'école... dans un an.

Toute cette démarche s'appuie sur une méthode tout à fait scientifique appelée le "parler bambin". Venue du Canada, elle est expérimentée en France depuis une dizaine d'années et mise en pratique actuellement dans les crèches d'une demi-douzaine de villes (Lille, Fontenay-aux-Roses, Nantes, Le Havre...).

Si elle s'adresse à tous les enfants d'un établissement, elle met un accent en priorité sur ceux dont les équipes ont décelé les risques d'échec scolaire avant même qu'ils aient mis un orteil en maternelle.

On sait en effet que la maîtrise du langage oral est cruciale pour la réussite à l'école, explique Guillemette Pouget, médecin à l'Education nationale, qui a expérimenté le dispositif avec des chercheurs de l'université de Grenoble-Pierre-Mendès-France. Un enfant manquant de vocabulaire ne comprendra jamais bien ce qu'il lit. Donc, il faut mettre la priorité sur le langage."

"Il ne comprend pas ce que vous dites..."

Cette mauvaise maîtrise de la langue ne tombe pas du ciel : elle est le plus souvent liée à des questions sociales et culturelles. Pas simplement parce qu'une famille aisée emploie un panel de mots plus varié qu'une famille pauvre, mais aussi – et peut-être surtout – pour des raisons quantitatives :

En une semaine, un enfant issu des milieux supérieurs entend en moyenne 215.000 mots. Un enfant des classes moyennes 125.000 mots. Un enfant de l'Assistance publique 62.000 mots", décrit Guillemette Pouget.

Mais pourquoi les parents de milieux modestes s'adressent-ils moins souvent à leurs progénitures que les autres ? "Parce que beaucoup ne réalisent pas qu'un enfant qui n'est pas en âge de parler comprend tout à fait ce qu'on lui raconte", analyse la médecin. Laquelle narre une scène observée dans une crèche : la directrice de l'établissement adressant la parole directement à l'enfant (sur le thème : "Voilà ce que tu vas faire ici...") et suscitant l'incompréhension parentale : "Mais madame, il ne comprend pas ce que vous dites..."

"Honte" de la langue

Une réalité méconnue, mais qui n'étonne personne à la crèche Françoise-Dolto, située dans un quartier pas facile de Courcouronnes, elle-même l'une des villes les plus pauvres de l'Essonne (on y compte trois fois plus d'employés et ouvriers que de cadres). "C'est vrai que les familles modestes tiennent vis-à-vis de leurs enfants plus souvent un langage 'fonctionnel' [*"Mange ta soupe", "Mets tes baskets", NDLR*] que des conversations à proprement parler", confirme Nathalie Encinas, responsable du service petite enfance à la mairie de Courcouronnes.

Egalement parce qu'une partie des familles modestes, notamment en banlieue, sont issus de pays étrangers et éprouvent parfois une certaine "honte" d'utiliser leur langue natale – ce qui les conduit à réduire les échanges oraux avec leurs enfants.

Or, l'un des intérêts majeurs du "parler bambin" est précisément d'associer systématiquement les parents des enfants repérés – une attitude rarissime dans le système scolaire français. Tout d'abord, par des questionnaires aux parents qui permettent de savoir si la langue maternelle est bien utilisée à la maison. Puis, en leur prêtant un imagier, par exemple, pour qu'ils l'utilisent à la maison. "Mais attention, prévient Nathalie Encinas, ce ne sont pas 'devoirs' à faire. Avec les parents, nous ne nous plaçons jamais dans la posture du 'faites comme je vous dis, je sais mieux que vous'. Nous expliquons plutôt ce que nous faisons et pourquoi c'est un plus pour leurs enfants." Libre ensuite aux parents de prendre part ou non à la démarche.

"Surstimuler" les enfants

Et les résultats semblent là : une comparaison scientifique (voir p. 4 de [ce document](#)) a été réalisée sur 65 enfants de 2 ans à deux ans et demi dans deux crèches de Grenoble accueillant toutes les deux des publics très défavorisés. La moitié d'entre eux a pratiqué pendant 6 mois le "parler bambin" et l'autre aucune méthode. Résultat : "Le 'QI verbal' [*qui mesure la capacité de raisonnement avec le langage, NDLR*] du groupe qui a expérimenté le parler bambin a bondi de 10 points, alors que dans l'autre crèche, il n'a pas bougé", expose Guillemette Pouget.

Pour autant, cette évaluation a été conduite sur un trop petit panel d'enfants pour être totalement concluante – une étude nationale est prévue à partir du printemps 2015. Mais d'ores et déjà, le parler bambin est l'objet de critiques de la part notamment d'un certain nombre d'acteurs de la petite enfance, dont des psychanalystes.

Ils nous reprochent de 'surstimuler' les enfants ou de stigmatiser les classes populaires en les 'évaluant' trop précocement", s'agace Guillemette Pouget.

"Laisse-moi tranquille"

Bernard Golse, psychanalyste et pédopsychiatre à l'hôpital Necker, compte parmi ces sceptiques : "Tous ces efforts reposent sur cette idée très anglo-saxonne qui veut faire de ces enfants de bons citoyens 'rentables' pour la société, explique-t-il. Mais bombarder des enfants avec des mots, ce n'est pas les faire accéder au langage. Où est le plaisir de s'exprimer avec des adultes qui aiment leur parler ?"

Une critique rejetée par Guillemette Pouget : "Le dispositif recherche avant tout le plaisir de la conversation. Il s'agit bien de parler avec les enfants et non simplement *aux* enfants, en leur faisant apprendre ou répéter des mots". Les intervenantes de la crèche de Courcouronnes sont elles aussi majoritairement convaincues du bien-fondé du dispositif.

"Je me souviens d'une petite fille qui parlait très peu, très mal et que nous avons impliquée dans le programme l'année dernière, raconte Pascale Mache, puéricultrice à Françoise-Dolto. Je l'ai revue il y a quelques temps avec un petit garçon qui l'embêtait. Elle lui a répondu 'Laisse-moi tranquille' d'une manière très distincte. Sans le programme, elle n'aurait sans doute jamais été capable de cela."

Arnaud Gonzague